

Où vont les images ?

« *L'art n'est pas le contraire de la barbarie* »

Pascal Quignard (1)

J'ai lu récemment dans un journal que la durée moyenne d'attention accrue d'un individu était de huit secondes. Cela semble très peu. Je me suis immédiatement demandé quel était le temps moyen passé devant une image de presse papier par un lecteur. Je n'ai pas connaissance d'une mesure qui répondrait à cette question. Je crois que c'est encore moins. Deux secondes peut-être. Si chaque image de presse bénéficiait de l'attention ne serait-ce que de huit secondes par lecteur, je suppose que les contours du monde nous apparaîtraient différemment.

J'ai en effet le sentiment que les images défilent sous nos yeux à une vitesse toujours plus vertigineuse. Bien qu'elles soient de plus en plus présentes, nous les regardons de moins en moins attentivement. Peut-être car nous avons l'impression de les avoir déjà vues ? Peut-être parce que nous n'en finissons pas de répliquer les mêmes images ?

J'ai pensé à mes papillons, ces images de presse pliées. Je me suis encore demandé s'il s'agissait d'une mise à mort ou bien d'un sauvetage. J'ai commencé la photographie car je voulais conserver une trace de mes sidérations, comme pour naturaliser le monde. Ces papillons sont aussi les dépouilles de notre époque.

Découper puis plier, emboîter ces images en vue de leur conservation a littéralement détourné ces carrés de papier imprimés de leur destin : une boule de journal pour allumer le poêle, un fond de cagette à fruits, le centre de tri pour le recyclage au mieux les tiroirs sombres d'un archiviste constituant une revue de presse. Car où vont les images ? Où vont les images que nous avons vues ?

Je ne parle pas de l'image originale, celle que détient l'auteur, le photoreporter. Je ne parle pas non plus de cette infime partie de tirages sublimés dont l'institution se dote au titre de la mémoire collective et culturelle. Ce dont je parle, ce sont bien de ces images pointillistes, au grammage faible, qui passent entre les mains des lecteurs de presse papier. Mais surtout ce qui est pour moi une énigme, c'est leur rémanence incertaine parmi nos souvenirs au regard de la masse quotidiennement produite par nos technologies.

Quand on y réfléchit, cela semble bien éphémère, bien petit, bien dérisoire si l'on pense à l'énergie nécessaire pour en arriver là, aux vies meurtries qui y sont données à voir et à celles pas moins traumatisées qui nous ont apporté ces images jusqu'entre nos mains.

On aurait vite fait de s'exclamer : *mais alors, à quoi cela sert-il ?* Ce qui m'intéresse davantage serait plutôt de savoir que et qui les images servent-elles ? Autrement dit, les images sont-elles des servantes ? Et faut-il toujours servir ?

Je n'ai pas perdu ma fascination pour les images. Mais j'ai perdu l'amour inconditionnel qui m'attachait à elles. L'amour est irrationnel et c'est très bien ainsi. A une époque où toute photographie peut être l'objet d'instrumentalisation, comme elles l'ont toujours été du reste, c'est toutefois la critique qui prévaut, non ? Si les images font parfois l'effet de bombes, il faut alors apprendre à les désamorcer.

Nous ne vivons pas n'importe quelle époque. Nous vivons celle où la photographie change de paradigme de la manière la plus violente qui soit depuis sa naissance, dans une culture obstinée à lui assigner de l'authenticité. Par fanatisme ou par fétichisme. Par besoin de croire encore. De croire.

Où vont les images ? Que deviennent-elles ? Sont-elles aussi soumises au palimpseste délirant de nos cerveaux ? Existera-t-il encore une mémoire collective des actualités qui nous ont été contemporaines ? Et si oui, qui sont les auteurs de cette mémoire ? Qui en sont les dépositaires ? Au nom de quoi ?

Voilà... ce que...je me demande, aujourd'hui.

Un flux d'images permanent traverse nos écrans comme le réseau sanguin d'un corps dont on distingue encore mal les contours. Le fruit d'une planète connecté et gravide jusqu'à la saturation. Un flux d'images qui fait radoter la photographie, la rend sénile avant l'heure. « Le monde dégueule d'image ! » s'exclame mon ami, l'ancien photographe.

Il faut dire que produire des images se fait désormais avec une telle aisance grâce à une assistance technologique infaillible autant qu'abordable, à portée d'œil. Elle devrait parfois être la co-auteurice de ces « images produits » « produits de consommation courante » tant le regard est dissimulé derrière un brouillard de filtres et de conventions. Je suis souvent en recherche des regards. Des événements du regard.

Ralentir, fixer, se souvenir. « Ceux qui ont une mémoire peuvent vivre dans le fragile temps présent. Ceux qui n'en ont pas ne vivent nulle part ! (2) » nous dit-il. Oui, nous vivons dans un nuage d'images où une photographie en chasse une autre : next ! Cloud qui dissimule le réel dans la confusion. Les photographies finissent par nous cacher le monde quand hier elles le révélaient. Et quel impact ont-elles sur notre vision, sur notre univers mental ? « C'est plus vrai que le réel ! » s'écrie l'enfant face au rayon des drones !

Des images, on aimerait s'en rappeler, on aimerait retrouver le chemin qui les recompose. Je crois encore que certaines sont dans les plis et les replis du souvenir, dans ses strates, au moins dans notre inconscient. Je crois...

Oui, cette saison-là, j'ai découpé, classé, archivé ces images qui papillonnaient autour de moi, un nuage de papillons colorés. Un nuage d'images affolées et passagères. Pour déconstruire les catégories de la logique et mettre en avant l'union des contraires. Un geste infantile qui faisait sombrer la double violence des images, « regarder et obéir », et les chassait vers l'oubli qui les attend de toute évidence !

« Ajouter ou soustraire au monde ? » Me répétais-je comme un mantra.

« Ajouter ou soustraire ? »

« Ajouter ou soustraire ? »

Emmanuel Madec
Juin 2023

(1) Pascal Quignard - *La haine de la musique*

(2) Patricio Guzmán - *Nostalgie de la lumière*